

GEORGE ELIOT ET PROUST

Dans une lettre de 1910, Proust parle des auteurs anglo-saxons qu'il affectionnait et reconnaît ainsi l'influence que les écrivains victoriens, notamment George Eliot, ont exercée sur lui :

C'est curieux que dans tous les genres les plus différents, de George Eliot à Hardy, de Stevenson à Emerson, il n'y a pas de littérature qui ait sur moi un pouvoir comparable à la littérature anglaise et américaine. L'Allemagne, l'Italie, bien souvent la France me laissent indifférent. Mais deux pages du *Moulin sur la Floss* me font pleurer ⁽¹⁾.

Six ans plus tard, il va même jusqu'à employer le superlatif en faisant allusion au : «livre que j'ai le plus aimé [...] le *Moulin sur la Floss*» ⁽²⁾. Or, *À la recherche du temps perdu* ne compte que trois références bien brèves à Eliot. Nous apprenons en passant qu'Andrée traduit un roman de George Eliot ⁽³⁾, et entre parenthèses que Bergotte, fort chauvin dans ses goûts littéraires, n'estime, pas plus que Ruskin ⁽⁴⁾, l'auteur du *Moulin sur la Floss* :

[Bergotte] (restait [...] fort exclusivement de son pays, il détestait Tolstoï, George Eliot, Ibsen et Dostoïevski) ⁽⁵⁾.

La dernière allusion à Eliot dans la *Recherche* est on ne peut plus fugitive, d'autant plus qu'elle est faite dans l'entre-deux du sommeil et de l'éveil :

Au reste, même dans la limpide folie qui précède ces sommeils plus lourds, si des fragments de sagesse flottent lumineusement, si les noms de Taine, de George Eliot n'y sont pas ignorés, il n'en reste pas moins au monde de la veille cette supériorité d'être chaque matin possible à continuer, et non chaque soir le rêve ⁽⁶⁾.

Même s'il y a si peu de références à Eliot dans le texte définitif d'*À la recherche du temps perdu*, son importance dans la création littéraire de Proust a été vite soulevée par la critique. Dès 1923, et avant même la publication de *La Prisonnière*, Edmond Jaloux,

⁽¹⁾ *Correspondance de Marcel Proust*, en 20 tomes, publiée par Philip Kolb aux éditions Plon, de 1970 à 1992; tome 10, p. 55, lettre de mars 1910 à Robert de Billy.

⁽²⁾ *Correspondance*, tome 15, p. 169, lettre du 10 juin 1916 à Lucien Daudet.

⁽³⁾ *À la recherche du temps perdu*, édition de la Pléiade, établie sous la direction de Jean-Yves Tadié, 1987-1989. II, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 295.

⁽⁴⁾ Voir *The Works of John Ruskin*, the Library edition, éditée par E.T. Cook and Alexander Wedderburn (1903-1912), volume 34, «Fiction, Fair and Foul», p. 232 et p. 377.

⁽⁵⁾ I, *À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, p. 546.

⁽⁶⁾ III, *La Prisonnière*, p. 629.

se basant donc sur les deux citations d'*À l'ombre des jeunes filles en fleurs*, a reconnu la parenté entre les écrits de Proust et ceux d'Eliot :

[Dans] le rôle du temps dans l'œuvre de Proust. [...], nous trouvons une influence visible et considérable : celle de George Eliot. Il y a déjà dans l'auteur de *Middlemarch* un renouvellement profond de la psychologie analogue au sien ; mais Eliot excelle surtout à nous montrer la transformation des êtres sous l'action des circonstances. Je ne vois avec elle que Tolstoï et Tourguénief qui aient eu, et à un degré moindre, un don si extraordinaire. Il ne s'agit pas seulement de faire commettre à un héros, à la fin du livre, des actions qu'il n'eût pas commises au début, et que comportait son caractère, mais de montrer sous la pression de quels événements quotidiens un caractère peut finir par concevoir des actions contraires à celles qu'il eût commises dans une période précédente. Dans les premières pages du roman, le père Goriot est déjà tout Goriot, Micawber, tout Micawber : mais le Lydgate amer et réduit des dernières pages de *Middlemarch* est un autre individu que le médecin enthousiaste et altier de la jeunesse, [...] mais Swann qui était reçu, avant son mariage et sans en tirer vanité, chez le comte de Paris, est fier, après avoir épousé une cocotte, « que la femme d'un sous-chef de cabinet soit venue rendre sa visite à Mme Swann ». La réussite d'un grand romancier est de rendre visible ce travail du temps ; et je ne vois pas de qualité plus rare, ni qui mérite mieux l'admiration ; créer le temps, c'est, essentiellement, accomplir une besogne divine. Son souci remplit les nombreux tomes de *À la recherche du temps perdu* (1).

En effet, les romans de George Eliot, comme celui de Proust, se préoccupent du temps : ils sont non seulement pour la plupart des romans historiques, dont l'action se déroule au temps perdu, mais aussi des romans qui cherchent à représenter l'écoulement du temps. Ils mettent en scène le développement des personnages, ainsi que le changement du cadre social dans lequel ils évoluent.

Edmond Jaloux ne croyait pas si bien dire en soulignant la ressemblance entre l'œuvre d'Eliot et celle de Proust. Car, s'il n'y a que trois références à celle-là dans la *Recherche*, elle figure bien davantage dans ce que Genette dans son livre *Seuils* (2) a baptisé le paratexte, ou plus précisément l'épitéxte intime, de celle-ci. En effet, comme nous l'avons déjà vu, Proust fait référence à ses lectures d'Eliot dans sa correspondance. Comme la première mention date de 1896 (3), où il demande à sa mère de lui envoyer *Middlemarch*, et la dernière de 1920, on voit qu'Eliot fait partie de l'histoire littéraire personnelle de Proust, depuis ses lectures de jeunesse jusqu'à la fin de sa vie. Proust ne cache nullement son admiration pour cet écrivain victorien : il se qualifie d'« Eliotiste » et avoue qu'Eliot avait été « le culte » de son adolescence (4).

Eliot a sa place dans la production littéraire proustienne avant *À la recherche du temps perdu*. Proust fait référence à Eliot à plusieurs reprises dans la présentation de ses traductions de Ruskin, aussi bien dans la préface à *La Bible d'Amiens* que dans ses notes en bas de page de *Sésame et les Lys*.

Les brouillons de Proust sont parsemés d'allusions à Eliot. Le fonds Proust du Cabinet des Manuscrits de la Bibliothèque nationale conserve deux feuilles volantes sur lesquelles Proust a griffonné au crayon quelques notes de lecture sur *Adam Bede* et *Silas Marner* (5). Dans le Carnet un, dit « Carnet de 1908 » (6), on trouve deux mentions très

(1) Jaloux, Edmond : *Sur la psychologie de Marcel Proust*, dans *La Nouvelle revue française, Hommage à Marcel Proust*, n° 112, janvier 1923, p. 157-158.

(2) Genette, Gérard : *Seuils*, éditions du Seuil, 1987, voir p. 341-370.

(3) *Correspondance*, tome 2 p. 144.

(4) *Correspondance*, tome 19 p. 124, lettre du 18 février 1920. Celle-ci est la dernière référence à Eliot que nous avons trouvée dans la correspondance de Proust.

(5) N.A.Fr. 16636, ff^{os} 101-104, appelé « Proust 45 ». Ce document a été publié en 1954, par Bernard de Fallois, dans *Nouveaux mélanges*, aux éditions Gallimard. Il a été repris par les éditeurs de la Pléiade dans leur *Contre Sainte-Beuve* de 1971 (p. 656-657). Nous en faisons l'objet d'une étude à part.

(6) N.A.Fr. 16637. Voir *Le Carnet de 1908, Cahiers Marcel Proust*, nouvelle série n° 8, Gallimard 1976. Texte établi et présenté par Philip Kolb. Les références à George Eliot se trouvent au f° 33 v° et au f° 35 r°.

courtes, mais d'un intérêt capital, portant sur la lecture que Proust fait d'Eliot. Dans les avant-textes d'*À la recherche du temps perdu*, et plus précisément dans le Cahier 4 (appelé un «cahier Sainte-Beuve»), dans le Cahier 32, ainsi que dans un des cahiers dit «de Querqueville», le Cahier 64, nous découvrons plusieurs références à Eliot ⁽¹⁾ qui seront supprimées du texte définitif. Une étude de ce paratexte d'*À la recherche du temps perdu* révèle que l'écrivain Proust a été influencé et inspiré par Eliot, dont les romans s'inscrivent en filigrane dans la trame textuelle de la *Recherche*.

Dans le Carnet numéro un, où il griffonnait des notes de lecture aussi bien que des pense-bêtes pour sa propre création, Proust écrit sept mots qui témoignent de l'importance qu'il attache à la présentation du jeu entre le passé et le présent dans l'œuvre d'Eliot : «1^{re} page du *Moulin sur la Floss*» ⁽²⁾.

En effet, cette ouverture romanesque à laquelle Proust fait allusion est lourde de signification :

Now I can turn my eyes towards the mill again and watch the unresting wheel sending out its diamond jets of water. That little girl is watching it too : she has been standing on just the same spot at the edge of the water ever since I paused on the bridge. And that queer white cur with the brown ear seems to be leaping and barking in ineffectual remonstrance with the wheel; perhaps he is jealous because his playfellow in the beaver bonnet is so rapt in its movement. It is time the little playfellow went in, I think; and there is a very bright fire to tempt her : the red light shines out under the deepening grey of the sky. It is time too for me to leave off resting my arms on the cold stone of this bridge ...

Ah, my arms are really benumbed. I have been pressing my elbows on the arms of my chair and dreaming that I was standing on the bridge of Dorlcote Mill as it looked one February afternoon many years ago. Before I dozed off, I was going to tell you what Mr and Mrs Tulliver were talking about as they sat by the bright fire in the left-hand parlour on that very afternoon I have been dreaming of ⁽³⁾.

Je reporte de nouveau mes regards sur le moulin; j'examine la roue qui, sans se reposer, lance incessamment des gerbes de diamants liquides. Une petite fille l'examine aussi; elle n'a pas quitté sa place au bord de l'eau depuis que je me suis arrêté sur le pont. Et ce singulier petit griffon blanc à oreilles brunes a l'air de sauter et d'aboyer dans une colère inutile contre la roue; peut-être en est-il jaloux; car sa petite maîtresse au chapeau de castor a l'air très-absorbé [sic] dans sa contemplation. Il serait temps, je pense, que cette petite fille rentrât à la maison, où il y a un feu bien flambant [p. 4] pour l'attirer : j'en vois, grâce à l'obscurité croissante du ciel, briller la lueur rouge. Il est temps aussi que je cesse de m'appuyer sur la froide pierre de ce pont ...

Mais vraiment, je suis tout engourdi ... Je m'éveille, pressant de mes coudes les bras de mon fauteuil : je m'étais endormi et je croyais être sur le pont devant le moulin de Dorlcote, le voyant tel que je l'avais vu dans une après-midi de février, il y a bien longtemps de cela; et, avant de m'assoupir entièrement, j'allais vous faire assister à la conversation de M. et de Mme Tulliver, tous deux assis près d'un feu brillant, dans le parloir de gauche, pendant cette même après-midi à laquelle je viens de rêver ⁽⁴⁾.

⁽¹⁾ D'après ces divers documents, nous pouvons constater que Proust a lu (dans l'ordre de l'écriture d'Eliot) : *Scènes de la vie du clergé*, traduction de F. d'Albert-Durade, Hachette, en deux tomes (Proust n'a lu que le volume de 1887 : *Tribulations du Révérend A. Barton*; *Roman de M. Gilfil*, car il ne fait aucune référence à *La conversion de Jeanne*, publiée en volume à part en 1886); *Adam Bede*, traduit par F. d'Albert-Durade en 1861, Hachette, en deux tomes; *La famille Tulliver ou le Moulin sur la Floss*, traduit par F. d'Albert-Durade, Paris, E. Dentu, en 1863, en deux tomes; *Silas Marner, le tisserand de Raveloe*, traduction de 1881, d'Auguste Malfroy, Hachette; *Felix Holt, the Radical* publié en anglais en 1866 (Proust n'a lu que la première page du roman, qui n'a jamais été traduit en français : voir *Correspondance* 19, p. 124-125); *Middlemarch, étude de la vie provinciale* traduit de l'anglais par M.-J. M., en 1890, aux éditions Calmann Lévy, en deux volumes.

⁽²⁾ N.A.Fr. 16637, f° 35 r°.

⁽³⁾ *The Mill on the Floss*, Book 1, chapter 1 (Penguin Classics 1985), p. 54-55.

⁽⁴⁾ *Moulin*, op. cit., p. 3-4.